

## Ce que je vois de ma tour d'ivoire *The Player* de Robert Altman

Marco de Blois

---

Numéro 61, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

de Blois, M. (1992). Compte rendu de [Ce que je vois de ma tour d'ivoire / *The Player* de Robert Altman]. *24 images*, (61), 76–76.

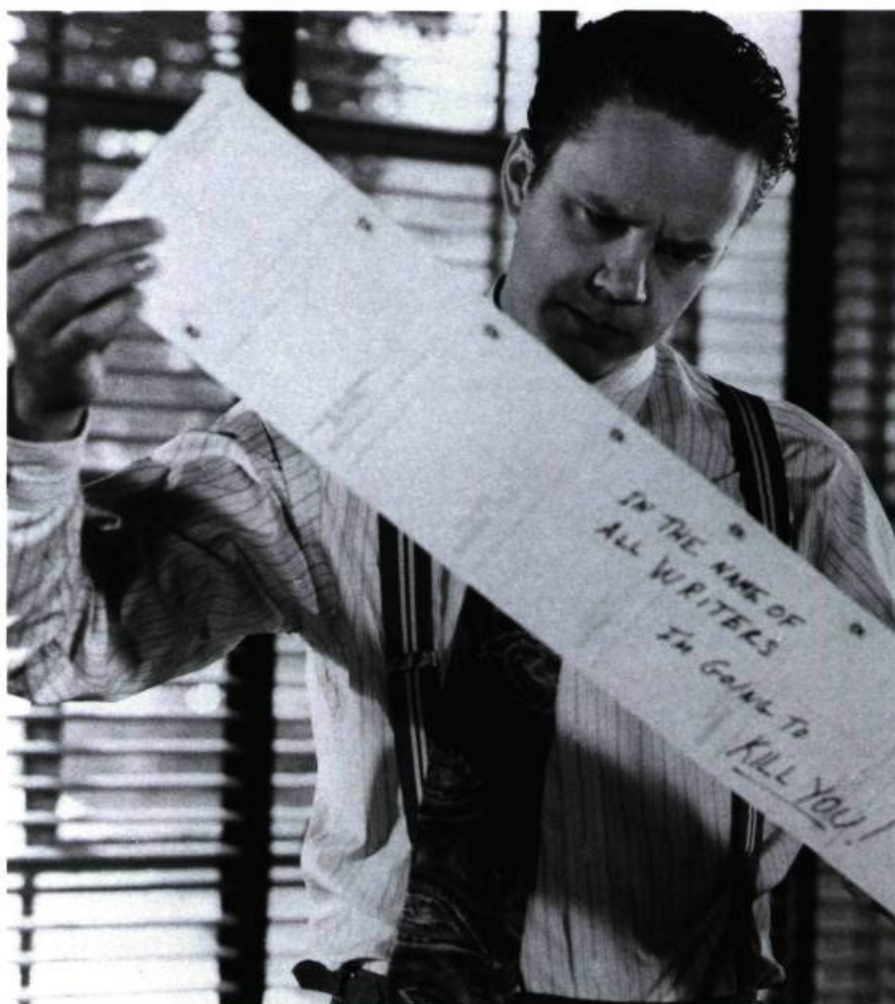
## CE QUE JE VOIS DE MA TOUR D'IVOIRE

par Marco de Blois

**T**he *Player* marque pour Robert Altman un retour à la satire sociale, formule qu'il avait exploitée notamment dans *Beyond Therapy*, *A Wedding*, *Nashville* et *M\*A\*S\*H*. Cette fois-ci, c'est au milieu du cinéma que le réalisateur s'intéresse, et plus particulièrement à celui d'Hollywood et ses «executive producers». Avec un cynisme appuyé, il met à plat les dessous d'un monde essentiellement composé de cocus et de gangsters, gangrené par la soif de dollars, et pour qui la notion d'art est un concept qui n'existe que dans la bouche des intellectuels.

Le film raconte l'histoire d'un producteur, Griffin Mill, qui reçoit des menaces de mort anonymes d'un individu dont il a refusé le scénario. À la suite d'une bagarre, il tue par erreur un autre scénariste. Ce geste d'ailleurs n'arrête pas le scénariste refusé, lequel se fait de plus en plus menaçant. Quant au meurtre, Mill réussira à s'en faire innocenter faute de preuves. Cette intrigue, comme cela arrive souvent chez Altman, tient une place accessoire; dans *The Player*, l'enjeu consiste surtout à épinglez les vices des personnages.

L'idée d'effectuer une mise à plat affecte également la mise en scène où abondent les perspectives écrasées provoquées par l'emploi du téléobjectif. Le plus souvent, Altman préfère recadrer sur ce qui l'intéresse, donnant ainsi à la caméra la place du voyeur, comme dans le long plan-séquence du début où se succèdent d'incessants zooms. Il semble alors laisser ses acteurs improviser une grande part de leur



Griffin Mill (Tim Robbins)

texte, de sorte que le film adopte un style «pris sur le vif». Par ailleurs, pour les moments de suspense, il a recours à un découpage plus fragmenté et plus dynamique. *The Player* propose ainsi deux types d'approche: la première typique de ce cinéaste, la seconde référant au thriller de façon parodique. Or, le tout s'orchestre dans le plus grand désordre. Ce film cahotique manque d'un minimum de rigueur dans son montage (Altman prolonge souvent les plans au-delà de leur utilité) et dans son rythme, continuellement brisé par les deux approches qui se tuent entre elles.

*The Player* regroupe tous les tics du cinéma commercial pour mieux les pestiférer: les vedettes (il doit bien y en avoir une quarantaine au générique: Malcolm McDowell, Nick Nolte, Angelica Huston, John Cusack, etc., toutes filmées de façon fugitive), le suspense, auxquels il faut aussi ajouter les «histoires de fesses» et les amourettes. La pointe satirique naît de la mise en abîme que fait Altman de la rhétorique hollywoodienne: par leur ignominie, les personnages donnent le ton de l'opinion

qu'a le réalisateur de ceux qui travaillent dans cette industrie, et les conventions narratives pastichées dans *The Player* sont justement le fruit du travail de ces ignobles individus. Altman, l'Auteur, l'Artiste, se paie ainsi le luxe de justifier sa carrière d'indépendant en faisant le procès d'un système qui, de toute façon, n'a jamais voulu de lui. La rancœur qui se dégage de ce film rappelle par ailleurs que ce cinéaste a vieilli. Dommage, tout de même, que l'ampleur de l'inoubliable *Nashville*, où le cynisme du regard s'accommodait d'une générosité et d'une lucidité, se retrouve réduite comme peau de chagrin pour faire place au mépris et au règlement de comptes.

### THE PLAYER

États-Unis. 1992. Ré.: Robert Altman. Scé.: Michael Tolkin adapté d'après son propre roman. Ph.: Jean Lepine. Mu.: Thomas Newman. Int.: Tim Robbins, Greta Scacchi, Fred Ward, Whoopi Goldberg, Peter Gallagher, Brian James et Cynthia Stevenson. 118 minutes. Couleur. Dist.: Alliance/Vivafilm.